Un mouvement nommé désir[1]

Dominique Scarfone

Si tout se passe bien, au moment où je vous lirai ces lignes, la navette américaine aura mis en orbite le télescope Hubble. Cet immense appareil aura sur tous ses prédécesseurs un grand avantage: n'ayant plus la couche d'air atmosphérique comme obstacle, il permettra aux astronomes des porter plus loin qu'ils ne l'auront jamais fait leur regard vers...le passé! Pour nous qui, à l'échelle terrienne, sommes portés à considérer la vue comme ayant affaire exclusivement à l'espace physique, et à penser celui-ci en nombres de pas que nous avons à faire pour nous déplacer d'un point A à un point B, il est toujours surprenant de penser qu'à l'échelle de l'univers un télescope qui lorgne vers l'infini remonte en fait le temps. Une étoile éloignée de mille années-lumière nous apparaît en réalité telle qu'elle était il y a mille ans. Autrement dit, au moment où son image est captée par nos appareils, elle pourrait aussi bien ne plus exister, avoir explosé il y a cinq cents ans, avant l'invention du premier télescope!

Vous vous demandez sans doute ce que tout cela vient faire avec notre thème d'aujourd'hui où il est question du désir de l'analyste dans la cure. Mais soyez rassurés, j'y arrive par le fait que le «désir» nous vient des étoiles. Le mot dérive en effet de *sidus*, *sideris* qui en latin veut dire astre; le verbe *siderari*, donne, au participe passé, *sideratus*, qui veut dire «sous l'influence funeste des astres», d'où la sidération, la paralysie dont on est parfois frappé devant une scène hors de l'ordinaire. La même racine a aussi donné *considerare* qui voulait dire, sans doute pour les marins se guidant par les étoiles, «regarder avec attention». *Desiderare*, nous dit le dictionnaire étymologique, serait dérivé de *considerare*, dans le sens de «cesser de voir», «constater l'absence de», d'où «chercher», «désirer».

Le désir de l'humanité qui depuis l'antiquité s'est tournée vers les astres, répond donc d'une absence qu'il s'agirait de combler. Aussi, n'est-ce pas pour rien qu'on se fie depuis toujours aux astres, justement, pour nous prédire l'avenir, c'est à dire pour nous dire si nos désirs seront comblés. Et pas étonnant aussi que c'est toujours du ciel qu'arrivent les objets mythiques

1 Communication au colloque annuel de l'Association des psychothérapeutes psychanalytiques du Québec, tenu à Montréal en mai 1990, et à la Société Psychanalytique de Montréal, le 14 juin de la même année.

de nos désirs. On peut penser au messie, aux extra-terrestres que les uns appellent de leurs voeux, ou au plus modeste «coup de foudre» dont on est frappé lors d'une rencontre fortuite (à moins qu'elle ne soit voulue par la planète Vénus...).

Ce que je veux faire surtout ressortir ici c'est que le désir, même si on ne s'en tient qu'à sa source étymologique, est une affaire de regard, de vision et d'absence dans le champ visuel. Aussi serons-nous à la fois amusés et intéressés de constater que Freud, dont les mots allemands pour désir (wunsch, lust) ne dérivent pas de la même racine latine, a néanmoins associé intimement le désir à la vision. Le désir est avant tout désir de voir. C'est dans le chapître VII de l'interprétation des rêves que Freud nous décrit le désir en rapport avec la vue. Dans ce texte, l'appareil psychique lui-même est conçu par Freud suivant le modèle d'un instrument d'optique, microscope ou téléscope. Les lieux psychiques dans ce modèle, ce sont les analogues de ces points immatériels à l'intérieur de l'appareil d'optique où convergent les faisceaux lumineux pour former l'image.

*

Un besoin est-il satisfait, nous enseigne encore Freud, qu'aussitôt se grave dans la mémoire la trace mnésique de la perception qui a accompagné l'expérience de satisfaction. Le besoin se présente-t-il à nouveau, la psyché retrouve aussitôt le souvenir de cette perception, son image mnésique, la réinvestit et tente de se satisfaire en reconstituant sur le plan psychique la situation de l'expérience première de satisfaction.

> «C'est ce mouvement que nous appelons désir, écrit-il; la réapparition de la perception est l'accomplissement du désir et l'investissement total de la perception depuis l'excitation du besoin est le chemin le plus court vers l'accomplissement du désir».[2]

Qu'est-ce donc que ce désir décrit par Freud sinon le désir de voir à nouveau ce qu'on a regardé une fois avec attention? Et ce n'est pas un hasard si c'est à propos de l'étude des rêves qu'il nous parle ainsi du désir, car le rêve est appréhendé surtout dans sa dimension d'expérience visuelle. Le rêve, répète par ailleurs Freud tout au long de son livre, est accomplissement de désir. Il nous oblige donc à garder bien en vue, c'est le cas de le dire, que le désir dont traite la psychanalyse est une expérience intrapsychi-

[2]S. Freud, L'interprétation des rêves, PUF, 1967, p. 481 (Les italiques sont de moi.)

que et inconsciente. Que vise le désir? L'identité de perception. C'est ce vers quoi tendent les processus primaires, nous disent Laplanche et Pontalis dans leur Vocabulaire, c'est à dire à retrouver une perception identique à l'image de l'objet résultant de l'expérience de satisfaction.

Si le rêve est accomplissement de désir, c'est dans la mesure où il tente de rétablir la perception satisfaisante. Expérience de type hallucinatoire, le rêve est ce qui illustre le mieux ce que Freud entend par mouvement du désir: ce mouvement régrédient (il s'agit de la régression topique) qui, dans le fameux schéma du chapitre VII de L'interprétation des rêves, du pôle de la motricité va vers le pôle de la perception, en réactivant sur son passage les traces mnésiques de l'inconscient. Le réinvestissement de la trace vise à retrouver la vision de l'objet de l'expérience de satisfaction; c'est ce qui amenait d'ailleurs Freud à postuler qu'en l'absence de l'objet réel, du sein réel, l'enfant hallucine ce dernier.

Le désir résulte donc de l'absence et donne lieu à une activité de représentation soumise aux processus primaires, c'est à dire à des processus qui cherchent la satisfaction par la voie la plus immédiate. La représentation inconsciente est donc à situer, il n'est pas inutile de le rappeler, sur un tout autre plan que la perception du monde extérieur. Une fois la trace constituée, c'est vers elle que s'orientera le mouvement appelé désir, laissant l'objet du besoin dans la sphère de l'adaptation. Bien entendu, une hallucination ne comble pas un estomac vide et c'est ce qui amènera bientôt l'infans à se rendre compte que certains objets existent aussi à l'extérieur de son monde de représentations.[3] Mais il sera déjà trop tard. La leçon du chapitre VII et de son «schéma du baquet», comme l'appelle Jean Laplanche, c'est qu'il n'y a plus moyen d'accéder à la réalité extérieure sans passer par le désir. Or ce que vise le désir, c'est cette satisfaction première et totale, mythique, qu'aucun objet réel ne saura plus jamais apporter. Le décollement du feuillet du désir par rapport à celui du besoin crée la béance où se vit le manque, d'où surgit la quête, où naît l'éventuelle demande d'analyse, lorsque la quête aura mené son protagoniste à de trop fréquentes défaites, à l'échec, à l'impasse.

*

Pontalis se demande, sans trancher la question, si l'association entre le rêve et les images visuelles résulte d'une contingence (le dormeur ne

[3]Voir à ce propos S. Freud, «La négation» in Résultats, idées, problèmes II, Puf, 1985

disposant pas d'autre langage que celui-là) ou d'une nécessité intrinsèque à la nature même du refoulé, à savoir que

> «l'image visuelle, et même toute représentation qui se donne à voir, tendrait, sans jamais l'obtenir, vers la possession de la chose même, telle que peut la figurer, la fixer, une scène figée pour l'éternité.»[4]

Il cite alors Gantheret pour qui

> «La représentation en tant qu'elle est désir réalisé, n'a ni commencement, ni fin, ni scansion: elle est instant éternisé. (...) Et seule la représentation visuelle offre cette possibilité d'un configuratif immobilisé, représentation de la réalisation du désir, intemporellement placé devant (vor-gestelt) un sujet qui y suspend son regard, de tout temps à jamais»[5]

La représentation visuelle serait donc la représentante de ce désir de retrouver et de fixer à jamais l'objet et qui, dans ce but, devient «instant éternisé», dans l'a-temporalité de l'inconscient. De même que l'image du ciel nocturne ne dévoile pas à l'observateur ingénu ce qu'il contient de temps passé, ce qu'il comporte de nostalgie et d'illusion de corps célestes à jamais disparus, de même la représentation inconsciente est ce qui nie la mort de l'objet ou son absence irrémédiable.

Le désir de voir, de voir pour croire, dirait Thomas, n'en sera que plus fort. Et quel est le psychanalyste, à commencer par Freud et en passant par Lacan, qui n'a pas tenté par des schémas, des graphes ou des nœuds de ficelles de rendre visible quelque chose de son objet de pensée. On demande toujours à voir. Tentation tout aussi grande pour l'analysé que pour l'analyste.

«Voir» dans la situation analytique

Peut-être me voyez-vous venir de loin, si j'ose dire, avec ma question du désir de voir dans la situation analytique. S'il y a quelque chose d'emblématique dans le dispositif analytique, c'est en effet la disposition physique des protagonistes: l'un étendu, l'autre assis en retrait, hors du champ visuel

[4]J.-B. Pontalis, «Perdre de vue», Nouvelle revue de psychanalyse, No 35, Printemps 1987, p.235

[5]F.Gantheret, «Etude d'un modèle perspectif en psychanalyse», Psychanalyse à l'université, Nº 40, octobre 1985, p.499, cité par J.B. Pontalis o.c.

du premier, ne pouvant être vu de lui mais ne pouvant pas lui-même voir son visage . Cette invention de Freud, on sait comment il la justifiait: il ne pouvait supporter, disait-il, d'être soumis au regard d'autrui toute la journée. On peut entendre là bien des choses à propos du désir qui assaille ainsi l'analyste et fait entrave à son travail de pensée, le sien tout comme celui de qui est assis en face. Jeu possible de séduction du –et par le– regard. Alors que, dans la disposition divan-fauteuil, ce que l'analyste ne peut pas vraiment voir, ce sont les yeux et les mimiques faciales de l'analysant durant la séance, ces mimiques qui ont permis à Freud de dire de l'Homme aux rats –car celui-ci se levait intempestivement de son divan– qu'il était en proie à «l'horreur d'une jouissance par lui-même ignorée ».[6]

La position allongée de l'analysant constitue, à proprement parler, une perte d'informations pour l'analyste. Que vient donc faire dans la situation analytique ce renoncement à voir, au plaisir de voir? Le refus opposé au désir de voir, tant chez l'analysant que chez l'analyste, ne peut que relancer le dit désir et le contraindre à chercher des voies substitutives. Le cadre analytique devient alors un équivalent du baquet schématisé dans le chapitre VII à propos du rêve, ce que Jean Laplanche a abondamment démontré dans le dernier volume de ses «Problématiques»[7]. La privation sensorielle relative dans la position allongée de l'analysé y est mise en parallèle avec la même privation chez le dormeur. Cette même position allongée est aussi analogue à la paralysie motrice qui survient durant les rêves. L'appareil psychique du dormeur se comporte comme un système fermé sur lui-même; il travaille sur les excitations dérivant des restes diurnes pour aller éveiller les traces inconscientes et aboutir, au pôle perceptuel, à la production onirique sous le mode de l'hallucination visuelle. Dans la séance, le dispositif physique ainsi que les règles et interdits qui y règnent ont également pour fonction de mettre la réalité extérieure entre parenthèses.

Suivant cette façon de concevoir le cadre analytique, le matériel apporté en séance serait une sorte d'analogue du rêve et nous pourrions alors dire que la satisfaction hallucinatoire qui survient dans le rêve véritable est, dans la séance, remplacée, détournée, déviée (séduite...) vers ce que demande la règle fondamentale: dire –et ne faire que dire– ce qui vient à l'esprit de l'analysant. Tout se passe alors comme si le dire de l'analysant devenait chargé de tout ce qui ne peut être véhiculé par les modalités

[6]S.Freud, «L'homme aux rats» in Cinq psychanalyses, PUF, 1970, p.207

[7]J. Laplanche, Problématiques V: La baquet. Transcendance du transfert. PUF, 1987

interdites ou impossibles. La parole se charge des actes; mais ne se charge-t-elle pas aussi de satisfaire la vue, celle de l'analysant lui-même et celle de l'analyste ?

Du côté de ce dernier, l'impossibilité de voir, qui devrait plutôt en être le refus, ne correspond-elle pas alors à un déplacement de la charge de l'œil à l'oreille? L'ouïe de l'analyste en devient elle aussi transformée, chargée d'un transcodage qui mène à visualiser la communication verbale de son patient autant qu'à l'entendre. François Gantheret me semble venir à l'appui de cette idée lorsqu'il écrit, dans un autre texte:

> «Nous avons affaire à des mots. Ces mots nous les écoutons d'une manière plus large et plus lâche que celle de notre écoute habituelle. Nous les écoutons pour ce qu'ils désignent des processus de pensée, dont ils sont l'instrument de perception: pour leur référent, par conséquent. Mais nous les écoutons aussi bien pour eux-mèmes, pour les choses-mots, pour les restes mnésiques de perceptions verbales, qu'ils sont. L'attention gleischschwebende, également flottante, c'est aussi cela: mettre dans le même sac, traiter identiquement le référent du mot, la chose qu'il désigne, et la chose verbale qu'il est.»[8]

Plus loin dans le texte il appellera cela «introduire dans l'entendu un voir de l'entendu qui, dira-t-il, loin d'en être pervertissement est plutôt retour à une naïveté originelle de la pensée...»[9]

Mais cet enrichissement de l'ouïe par la vue à laquelle la situation analytique interdit une satisfaction directe me semble comporter ses propres pièges. L'analyste est en effet tenté de voir au-delà de ce que l'oreille lui apporte, même dans la modalité «visuelle» de l'entendu. Ce voir peut être l'effet de ce que j'appellerais régression de l'oreille à l'œil, soit un voir qui répond à la séduction du visuel par le matériel communiqué en séance. Les rêves eux-mêmes, dont l'interprétation est pourtant la voie royale vers l'inconscient, deviennent alors des leurres dangereux, tant la charge visuelle risque de nous emporter du côté du vu dans ce qu'il a de pouvoir de séduction en lui-même, par son découplage d'avec l'entendu.

[8]F.Gantheret, «Du coin de l'œil», Nouvelle revue de psychanalyse, No 35, Printemps 1987, p.114

[9]ibid.

Simone

Lorsque j'ai emménagé dans un nouveau bureau, deux ans après le début de son analyse, Simone s'est retrouvée étendue avec à ses pieds des rayons de bibliothèque pleins de livres. L'angoisse fut intense. Elle me dira plus tard qu'elle se sentait comme dans un train qui fonçait à toute allure, mais à reculons, vers le passé, vers la pièce où, enfant, elle allait rejoindre Monsieur X qui la «touchait» puis lui faisait des cadeaux pour acheter son silence. Cet homme était étranger à la famille, mais c'est dans la pièce ou étaient disposés les livres du père de Simone qu'avaient lieu les rencontres. Au cours de celles-ci, le regard de Simone se portait vers ces livres justement. Quant à lui, à son visage pendant ce temps-là, elle n'en savait rien. Mystère de sa jouissance: qu'éprouvait-il en la touchant? Elle ne saurait le dire.

Elle m'apprendra plus tard que lors de cette séance angoissée dans mon nouveau bureau, le plaisir n'était pas absent pour autant. Un plaisir semblable, dit-elle, à celui éprouvé lorsque, debout devant l'étagère d'une librairie, elle a pu lire quelque chose que j'avais publié. «Cette fois-là vous n'étiez pas témoin de mon plaisir, j'étais tranquille. Ici, je suis vue par vous sans vous voir. Où regardez-vous lorsque je m'étends? J'aimerais que vous ne regardiez pas mon corps et que vous vous concentriez seulement sur mes mots.» Elle dira aussi sa peur qu'à se laisser aller à associer librement elle ne finisse par «échapper un gros morceau». Objet anal vers lequel, par la négation, mon regard était convoqué. Plaisir de voir, en lisant, quelque chose de moi en mon absence, réciproque de celui qu'elle suppose être le mien lorsque je la vois sans être vu d'elle. Difficulté à associer librement. «Dire n'importe quoi, c'est comme faire un barbouillage oral», dit-elle. Le visuel, encore, fécalisé de mots-excréments. Mots qui dans certains de ses rêves se décollent du papier, prennent trois dimensions et sont eux-mêmes dotés de mouvement, ondulant à un rythme de coït, pour sa plus grande angoisse, elle qui est venue en analyse pour sortir de l'impasse dans laquelle elle se trouvait face aux mots justement. Puis un rêve de selle, «une selle de cheval », dira-t-elle, s'amusant de l'ambiguïté qu'il y a dans l'expression; mais ce qu'elle voit dans le rêve, c'est la selle-excrément qui se met à bouger. Elle se demande si c'est une selle d'homme ou de femme. Le vu devrait révéler le secret de son sexe et de son désir: désir d'homme ou de femme? Mais c'est l'entendu qui nous guidera vers autre chose. Selle de cheval? Elle

est en train de faire un travail concernant le cheval de Troie. L'homophone chiffre trois, bien sûr, nous vient à tous deux immédiatement à l'esprit.

Quelques séances plus tard, elle déclare gravement: «J'ai rêvé que j'étais un fœtus, ou plutôt un hippocampe figé dans son liquide ». L'hippocampe, elle le qualifie aussitôt de «cheval de mer» sans manquer de noter l'ambiguïté habituelle du son «mer». «Vous savez, on dit que les hyppocampes sont bisexués», m'apprend-elle. A partir de ce moment, les rêves de Simone changent de nature. Auparavant elle n'arrivait jamais à faire un rêve «réussi», si l'on peut dire. Pendant des années elle s'est réveillée angoissée de la plupart de ses rêves qui se terminaient presque toujours par la vue de quelqu'un, homme ou femme, vomissant un liquide blanc. La couleur blanche nous a fait écran pendant tout une partie de l'analyse. Elle s'imposait à la vue de la rêveuse qui la ramenait en séance, tendant à éblouir l'analyste de la même façon. Toutes les intepretations qui viennent à l'esprit, à propos de cette couleur et du vomir un liquide blanc, ont eu leur place dans cette période et ont sans doute servi à la progression de l'analyse. Mais c'est suite aux rêves du cheval de Troie et de l'hippocampe que Simone a commencé à ne plus faire de cauchemars et à ne plus être hantée par le blanc et le vomi. On peut bien sûr trouver bien des motifs à un tel virage dans la cure, mais ce sur quoi je veux insister ici, c'est sur l'aboutissement d'un processus qui du visuel a mené à l'auditif, c'est à dire ce tournant de l'analyse où on s'est mis à «voir de l'entendu», selon l'expression de Gantheret. Les scènes du rêve deviennent traduisibles. Les mots du récit du rêve s'autonomisent par rapport aux mots visibles dans le rêve, ces mots-choses qui bougent et l'angoissent. La selle du cheval, qui bouge comme les mots de ses cauchemars, est moins terrifiante de s'entendre comme produit d'un cheval de Troie, c'est à dire quand la perspective change et que l'objet représenté n'occupe plus tout le champ visuel –comme les livres de la pièce paternelle ou de mon bureau–, quand nous sommes trois dans la scène et qu'il n'est dès lors plus possible que son désir à elle, enfant, soit maîtrisé ou dénié, manipulé ou aliéné par celui de Monsieur X dont j'étais, à certains moments, la réincarnation dans le transfert.[10] Mais pour que cela devienne

[10]Un aspect du traumatisme dans la séduction infantile par un adulte pervers réside dans la relation d'emprise qui s'exerce sur l'enfant, lui déniant la possibilité d'accéder à la position de sujet désirant. Un jour que Simone, à onze ou douze ans, a voulu être celle qui séduit Monsieur X en mettant des vêtements en conséquence, celui-ci lui a fait la morale: «les petites filles ne doivent pas faire des choses comme ça!».

possible, il a bien fallu que je renonce de mon côté à la séduction du visuel qu'elle tentait inconsciemment d'exercer sur moi.

Cela avait commencé dès les premières séances, alors qu'elle en a passées plusieurs en face-à-face, incapable d'accepter de s'étendre et de ne pouvoir donc plus exercer sur moi un contrôle et une séduction. «Les hommes, me dira-t-elle, je sais comment me montrer à eux pour les séduire, mais si je ne vous vois pas il me semble que je vais perdre tous mes moyens.» Dès ces premières séances, on peut dire que j'avais moi aussi vu beaucoup de choses dans cette difficulté à accepter le divan. Mais c'était là une question de regard clinique qui ne pouvait qu'obstruer mon écoute. A m'en tenir à ce que je voyais, de sujet-supposé-savoir je serais devenu celui qui croit effectivement connaître la vérité du désir de celle qui, de son côté, se défend comme elle peut de me le donner à voir. Il m'a donc fallu refuser de savoir; travailler sur mon désir de tout voir pour parvenir, lentement, à entendre et ainsi à permettre le décollement entre «le sens de l'ouï» (dont j'omets délibérément le «e») et la satisfaction du vu. Passer de l'œil à l'oreille. Ou, si l'on veut, de l'observation (des images) à la lecture (des signes).

Monsieur Palomar, psychanalyste

Je disais de Simone qu'elle a longtemps été incapable de réussir ses rêves. Ne pas entendre ici qu'il y aurait des rêves parfaitement réussis. S'il en existe, nous n'en saurons jamais rien, puisqu'il n'en resterait aucune trace, le désir s'épuisant alors dans la satisfaction réussie à l'aide de l'hallucination visuelle. Si le rêve reste dans la mémoire du lendemain, et si la psychanalyse en est par là devenue possible, c'est qu'il y a un reste dont on demande des comptes en le racontant. Le plus-de-sens qu'apporte l'interprétation va alors s'ajouter à l'accomplissement de désir que comportait l'expérience immédiate du rêve. Mais le rêve, pas plus que son interprétation, ne parviendra jamais à donner accès à la chose même qu'évoquait Pontalis. A l'ombilic du rêve, c'est à dire à ce qui reste d'inanalysable, correspond l'ombilic de la psychanalyse, point aveugle, trace de la naissance de l'analyste.

Car si l'on veut repérer le désir de l'analyste, aussi bien commencer par le lieu où il formule pour la première fois son projet de devenir tel: sur le divan où il est lui-même étendu. Comme pour tout analysé, son désir visera

nécessairement la chose même. Le désir de devenir analyste se présentera donc en lieu et place du deuil de la chose même, et relancera, par le fait même, la quête sous une autre forme: transmission de l'analyse. Continuer à analyser, c'est, selon Winnicott, vouloir porter plus loin sa propre analyse. Qu'on ne s'offusque pas de cette vérité. C'est la marque même de la position épistémologique particulière de l'analyste; alors aussi bien le savoir pour éventuellement travailler avec. Faute de quoi l'analyse devient en danger de scientisme. Et l'analyste ressemblera alors à ca pauvre monsieur Palomar que Calvino nous a présenté il y a quelques années dans le roman du même nom.

*

Que le nom de ce personnage évoque la montagne californienne qui abrite un puissant téléscope n'est certainement pas un hasard puisque «voir» est bien le désir et le projet de Palomar. Il «a décidé que son activité primordiale serait de regarder les choses du dehors»[11]. Et l'exacerbation du voir, le conduit tranquillement, des scrupules obsessionnels vécus sur une plage où une femme prenait le soleil les seins nus, à une problématique plus radicale .

Dans une charcuterie, par la contemplation des étalages, Palomar est d'abord l'objet d'une coexcitation libidinale et il a la rêverie suivante: «d'une mousse de graisse affleure une figure féminine, elle enduit de blanc sa peau rose, et il s'imagine déjà se frayant un chemin vers elle parmi ces denses avalanches pour l'enlacer et sombrer avec elle.» Mais Palomar chasse cette rêverie érotique pour se mettre au contraire à admirer le fait que «tout autour, sur les étagères en marbre, l'abondance triomphe dans les formes les plus élaborées par l'art et la civilisation». Désexualisation de la scène, visée sublimatoire. Il regarde alors les autres clients qui lui apparaissent «gris, et opaques, et hargneux».

> «Monsieur Palomar voudrait saisir dans leurs regards un reflet de la fascination qu'exercent sur eux ces trésors, mais les visages et les gestes ne sont qu'impatients et fuyants. (...) Personne ne lui semble digne de la gloire pantagruélique qui se déploie le long des vitrines et sur les comptoirs.»[12]

[11]I. Calvino, Palomar, Seuil, 1985, p.111
[12]o.c. p.73

Peu après, nous assistons à la radicalisation du désir dans sa dimension narcissique, poussée à l'extrême, qui le conduit jusqu'à la figure du moi-idéal.

> «Il se rend compte qu'il éprouve un sentiment très semblable à la jalousie: il voudrait que de leurs plateaux, les pâtés de canard et de lièvre lui démontrent qu'ils le préfèrent, lui, aux autres, qu'ils reconnaissent en lui le seul qui mérite leurs dons, ces dons que la nature et la culture ont transmis à travers des millénaires et qui ne doivent pas tomber en des mains profanes! Cet enthousiasme sacré dont il se sent envahi, n'est-il pas le signe, peut-être, que lui seul est l'élu, touché par la grâce, le seul à mériter ce flux de biens débordant de la corne d'abondance du monde?»[13]

Voilà jusqu'où a été mené le pauvre monsieur Palomar, en suivant le désir dans sa dimension de regard. Le délire narcissique qui s'empare un instant de sa pensée n'est pas sans évoquer ce qu'écrit Milan Kundera, dans son dernier roman, lorsqu'il parle du «geste du désir d'immortalité».

> «Le geste du désir d'immortalité ne connaît que deux points de repère: le moi, ici, et l'horizon là bas, au loin; et deux notions seulement: l'absolu qu'est le moi et l'absolu du monde. Ce geste n'a donc rien de commun avec l'amour, puisque l'autre, le prochain, tout homme qui se trouve entre ces deux pôles extrêmes (le monde et le moi), est exclu d'avance du jeu, omis, non vu. ».[14]

Du moi à l'horizon, donc, quoi d'autre que le regard, quoi d'autre que voir dans l'absolu et être vu absolument? A l'origine du geste du désir d'immortalité, dira Kundera,

> «se trouve un amour exacerbé et insatisfait de son moi auquel (on) désire donner des contours bien nets, avant de l'envoyer (en accomplissant le geste du désir d'immortalité tel que je l'ai décrit) sur la grande scène de l'Histoire où convergent des milliers de regards. »[15]

Donnons un instant la parole à Freud:

[13]o.c.p.73

[14]M. Kundera, L'immortalité, Gallimard, 1990, p.256 (les italiques sont de moi)

[15]o.c. p.257 (les italiques sont de moi)

> «Etre à nouveau, comme dans l'enfance, et également en ce qui concerne les tendances sexuelles, son propre idéal, voilà le bonheur que veut atteindre l'homme.»[16]

Désir d'être l'élu, désir d'immortalité: désir d'être ce que l'on a été dans ce moment mythique où, enfant, on était à soi-même son propre idéal. Que cet idéal soit recherché à travers le vu n'est pas pour nous étonner: rappelons-nous que l'image visuelle est ce qui semble le plus nous promettre l'accès à la chose même. Mais le moi-idéal, c'est dans l'après-coup qu'il est forgé, au moment où, au stade du miroir décrit par Lacan, est constituée l'image unifiée du moi dans sa dimension imaginaire.[17] Le désir de rétablir cette perfection du début ne peut donc s'énoncer que comme désir d'avoir été. La visée narcissique du voir sa propre image de perfection se substitue ici à la visée de l'identité de perception de l'objet de l'expérience de satisfaction dont parlait Freud en 1900. C'est ce qui rend encore plus problématique notre désir de voir, dans la mesure où s'y installe son exacte réciproque: être vu, absolument.[18]

*

Regarder le monde de l'extérieur pour s'en assurer une maîtrise plus grande, dans une visée scientifique et technique, nous ne faisons que ça depuis des siècles; je crois toutefois comprendre (je ne suis pas spécialiste en la matière) que même dans les sciences pures tout ne soit pas aussi simple que le mot «voir» pourrait nous le faire «croire». Aussi, lorsque l'objet de notre étude c'est le sujet pensant lui-même, le sujet auto-symbolisant, auto-théorisant dont parle Laplanche, devons-nous prendre encore plus de précautions avec le désir de voir, si nous tenons présent à l'esprit ce que ce désir a d'intriqué avec la visée grandiosement narcissique d'être regard absolu et spectacle absolu.

Dans les pièges transférentiels, dans la séduction de ce qui à l'analyste est donné à voir, se faufile en effet le désir de l'analyste également, d'avoir été, ne fût-ce qu'un instant, le «voyant» ou le vu, dans une satisfaction

[16]S.Freud, «Pour introduire le narcissisme», in La vie sexuelle, PUF, 1977, p.104

[17]J. Lacan, «Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique», in Écrits, Seuil, 1966

[18]Et puisqu'on est dans les références «culturelles», pensons à l'angoisse du petit enfant dans un film d'Ettore Scola, (La famiglia) quand son oncle joue un peu trop longtemps à faire semblant de ne pas le voir. On saisit dans cette scène toute l'importance d'être vu par le regard d'autrui pour confirmer le moi dans son sentiment d'existence. On comprend aussi comment la privation du regard dans la séance permet l'accès éventuel à du non-moi, à de l'inconscient...

totale. Ce désir, d'être désormais pris dans le réseau de miroirs du narcissisme, n'en est pas moins absolu, n'en fonctionne pas moins avec les processus primaires.

Or, retournons voir ce qui arrive à notre pauvre Monsieur Palomar dans son projet de voir de l'extérieur, après s'être guéri du désir d'être l'élu.

Au bout d'un certain nombre d'expériences qui s'avèrent en fin de compte toutes frustrantes, Palomar médite.

> «Mais comment faire pour regarder quelque chose en mettant de côté le moi? A qui appartiennent les yeux qui regardent? On pense d'habitude que le moi c'est quelqu'un qui se penche à la terrasse de ses propres yeux comme on se met au bord d'une fenêtre et regarde le monde qui s'étend dans toute son ampleur là devant lui. Donc: il y a une fenêtre ouverte sur le monde. Au-delà il y a le monde. Et en deça? Toujours le monde: que voulez-vous qu'il y ait d'autre? Par un petit effort de concentration, Palomar réussit à déplacer le monde tel qu'il se trouvait là devant et à le mettre bien en vue à la fenêtre même. Mais alors, que reste-t-il au-dehors de celle-ci? Le monde encore, qui en cette occasion s'est donc dédoublé en un monde qui regarde et un monde qui est regardé. Et lui, que l'on nomme aussi «moi», c'est à dire monsieur Palomar? N'est-il pas lui aussi un morceau de monde en train de regarder un autre morceau de monde? Ou bien, puisqu'il y a monde en deça et monde au-delà de la fenêtre, le moi ne serait-il rien d'autre que la fenêtre à travers laquelle le monde regarde le monde? Pour se regarder lui-même, le monde a besoin des yeux (et des lunettes) de monsieur Palomar.»[19]

Monsieur Palomar tente aussitôt l'expérience du monde regardant le monde et découvre que cela ne change rien à la grisaille quotidienne qui l'entoure. Il en conclut qu'il ne suffit pas que le dehors regarde le dehors: c'est de la chose regardée que doit partir la trajectoire la reliant à la chose qui la regarde, conclut-il.

> «De l'étendue muette des choses doit partir un signe, un appel, un clin d'œil: une chose se détache des autres avec l'intention de signifier quelque chose, ...quoi? elle-même: une chose

[19] I. Calvino, o.c. p.112

> est contente d'être regardée par les autres choses seulement quand elle est convaincue de se signifier elle-même et rien d'autre, parmi toutes les choses qui ne signifient qu'elles-mêmes et rien de plus.»[20]

Et Calvino-Palomar de conclure que les occasions de ce genre sont rares quoique possibles. Mais qu'il ne faut pas les attendre «parce que ces choses-là n'arrivent que lorsqu'on s'y attend le moins. »[21]

J'ai cité longuement, pour bien vous faire sentir le mouvement de la pensée de Palomar et vous laisser entendre (voir?) comment il parvient en définitive à ce qui intéresse au plus haut point la psychanalyse. En effet, ces choses qui ne se signifient qu'elles-mêmes et rien d'autre, c'est tout aussi bien les signifiants refoulés, désignifiés selon l'expression de Jean Laplanche, qui de ce fait ont perdu leur fonction de signifiant et ne fonctionnent que comme chose. Le fait que Calvino parle justement de «choses se signifiant elles-mêmes et rien d'autre» est donc tout à fait en accord avec notre façon de nous référer à l'inconscient. Mais ce qui m'importe encore plus dans le texte cité, c'est de vous souligner à quoi a été conduit monsieur Palomar à partir de son désir de regarder les choses du dehors. Comme on l'a vu, il en est tout simplement venu à devoir abolir le regard lui-même et à ne souhaiter qu'être là lors «d'une de ces heureuses coïncidences dans lesquelles le monde veut regarder et être regardé au même instant». Que cela arrive lorsqu'on s'y attend le moins ne surprendra pas l'analyste; mais on peut dire qu'il a fallu pour cela avoir cessé de vouloir voir, cessé d'attendre positivement, avoir suspendu son regard et laissé le mot-chose, qui d'ordinaire se contente de se montrer à lui-même dans l'autarcie de l'inconscient, venir habiter le mot-signe le temps d'un instant, le temps de le voir...avec les oreilles!

D.S. - Mars-Avril 1990

[20]o.c. p.113

[21]o.c.p.113 (les italiques sont de moi).